

Trente ans après...

*Annie ANTOINE, Dominique MARGUERIE,
Jean-Pierre MARCHAND, Jacques BAUDRY, Françoise BUREL*

À l'origine de ce colloque, il y a la constatation que, depuis le milieu des années 1970, le bocage a fait l'objet de multiples travaux produits par des spécialistes très variés et que ceux-ci n'ont pas eu d'occasion de se rencontrer pour une publication commune. Ce colloque a donc été organisé pour créer cette rencontre, les communications rassemblées dans ce volume ayant vocation à constituer un état de la recherche sur le bocage à l'aube du XXI^e siècle. Au début des années 2000, beaucoup de choses sont très différentes de ce qu'elles étaient trente ans plus tôt, au milieu des années 1970, quand un colloque organisé à Rennes avait eu ce même objectif de faire le point sur les travaux consacrés au bocage¹ :

- l'environnement scientifique a changé et de nombreuses disciplines qui existaient à peine en 1970 concourent maintenant à étudier le bocage ;
- le contexte économique est totalement différent ainsi que le rôle attribué aux agriculteurs dans le développement régional et dans la gestion du paysage ;
- l'intérêt social pour le paysage s'est développé, tout particulièrement pour le bocage, actuellement connoté de manière très positive (paysage du bon vieux temps, lieu de tous les équilibres et du respect de la biodiversité...);
- enfin, et c'est peut-être le plus important, le paysage lui-même s'est complètement transformé. Le bocage, après des décennies de stabilité, a connu un recul important et rapide au point que l'on s'interroge sur sa pérennité. Il est de ce fait devenu un objet historique auquel la société attribue une valeur patrimoniale. Ces quatre évolutions modifient inévitablement la manière de parler du bocage. La thématique « bocage(s) et société(s) » s'est donc imposée aux deux organisateurs du colloque pour interroger, tant dans le temps long que dans l'instant présent, les rapports entre un paysage construit et la société qui l'habite et le fait évoluer.

L'un des apports de ce colloque, peut-être l'essentiel, a été de montrer que le bocage est devenu l'objet de recherches pluridisciplinaires. Mais avant d'en arriver là, il est passé « de mains en mains », d'une discipline à l'autre avec des angles d'attaque très différents et qui n'ont pas toujours été parfaitement convergents. Selon les disciplines et les époques, il a été analysé comme un tout dans une vision

1. *Les bocages : histoire, écologie, économie. Aspects, physiques, biologiques et humains des écosystèmes bocagers des régions tempérées humides*. Table ronde du CNRS, Rennes, INRA-ENSAA, 1976.

1
 organiciste ou systémique, ou bien par l'intermédiaire de ses différentes composantes (la haie, l'arbre, le chemin, le champ...), dans un mouvement diachronique ou à un instant donné, dans une optique économique, sociale ou naturaliste.

Avant les travaux d'Henri Sée pour la Bretagne ou de René Musset pour le Maine, il n'avait échappé à personne que l'Ouest de la France avait un paysage et des systèmes agraires particuliers. Dès la fin du XVIII^e siècle et pendant tout le XIX^e, l'Ouest est défini comme un pays de « petite culture » — espaces cloisonnés, champs exigus, agriculteurs peu riches, peu ouverts au monde extérieur, voire routiniers... — : le lien paysage/société est bien présent même s'il n'est pas formalisé. Ce sont les agronomes, les administrateurs locaux, les voyageurs et les mémorialistes qui parlent alors du bocage. Ils en donnent une interprétation que nous retrouverons dans la quatrième partie de cet ouvrage.

Au début du XX^e siècle, c'est en historien de la société et de l'économie que René Musset décrit le bocage dans sa thèse sur le Bas-Maine². Ce qui l'intéresse, c'est d'abord la vie rurale, et plus exactement l'évolution économique de la société rurale. La haie n'intervient pas en tant que structure spatiale, mais comme élément gênant les progrès de l'agriculture (allongements des trajets, importance des chemins creux peu carrossables, ombre pour les cultures). Il souligne aussi son utilité pour enfermer le bétail, pour fournir du bois, pour retenir l'eau sur les terrains en pente. Autant de thèmes qui reviendront comme problématiques de recherche à la fin du XX^e siècle. Il pense que la haie est moins importante, à la fois en linéaire en épaisseur et en hauteur, qu'elle ne l'était au milieu du XIX^e siècle :

« La haie désormais mange moins de terre et donne moins d'ombre : elle est moins nuisible aux cultures. »

Bien que sa thèse suive un plan chronologique et remonte aux époques romaine et médiévale, il ne s'interroge pas sur les causes de la fluctuation du volume des haies. Mais, sous l'angle paysager, même si le mot n'est pas employé, il note que :

« les haies donnent à la région du Bas-Maine sa physionomie générale de pays très morcelé, non pas par la division de la propriété ou par la multiplicité des parcelles, mais par la difficulté de communication de champ à champ : chaque exploitation, chaque pièce de terre s'isole jalousement, se défend pour ainsi dire de son voisin. C'est aux haies que le Bas-Maine doit son aspect de région semi-forestière, difficile d'accès et malaisée à parcourir, de bocage en un mot ».

Le bocage est ainsi défini par ses usages plus que par sa physionomie, mais en même temps, c'est bien une structure globale, une organisation de l'espace qui se dégage de cette phrase qui porte en germe tous les travaux ultérieurs des géographes qui vont prendre le relais à Rennes sous l'impulsion d'André Meynier puis de Pierre Flatrès, à partir des années 1940-1950³.

2. MUSSET René, *Le Bas-Maine. Étude géographique*, Paris, Colin, 1917, 496 p.; rééd.: Laval, Librairie Cantin, 1978.

3. NASSIET Michel, « L'histoire rurale dans les Annales de Bretagne », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 1994, 1, p. 29-54.

Plusieurs ouvrages et colloques vont marquer les années 1950-1980, cet « âge d'or » des études géographiques sur le bocage, dominé par la personnalité d'André Meynier. Les travaux de l'école géographique de Rennes s'inscrivent alors dans le cadre dominant des recherches sur les « paysages agraires » initiées par celui-ci, qui s'intéresse essentiellement aux problèmes morphologiques et à la naissance des formes bocagères ainsi qu'à leurs anomalies⁴. Les géographes se dotent d'une sorte de grammaire des formes des parcellaires et des habitats dont ils effectuent des descriptions minutieuses. Ils s'efforcent d'établir des typologies bocagères par la méthode comparative, aboutissant ainsi à mettre en lumière une unité de civilisation⁵, par la mise en évidence d'un arc atlantique paysager, d'une unité de paysage agraire allant de la Galice, à la Bretagne, au Pays de Galles, Cornouaille et Devon, jusqu'à la Norvège, par l'établissement de liens entre le paysage, le peuplement, les phénomènes climatiques, le sol, les systèmes agraires... de ces diverses régions.

Pendant le même temps, les historiens évoluent dans des campagnes sans paysage, peuplées de courbes et de moyennes mobiles. Si chaque thèse d'histoire rurale commence pourtant par l'inévitable « cadre naturel », ce cadre n'est pas un paysage, il n'a pas de liens avec la société et son activité, il est essentiellement fait d'incursions dans les schistes briovériens, dans les contraintes climatiques, dans les aptitudes des sols présentées alors comme des invariants. Lors du *Colloque organisé en l'honneur des 25 années d'enseignement de Monsieur le professeur Meynier à la faculté des lettres de Rennes* en 1963⁶, Pierre Goubert constate cet abandon du terrain bocager par les historiens modernistes et contemporanéistes ; il explique que les véritables héritiers de Marc Bloch sont les géographes et les médiévistes avec Georges Duby. Ce sont alors des géographes, Marcel Gautier ou Louis Chaumeil, qui commencent à penser que le bocage a une histoire et qu'il faut la raconter, ce qui amène quelques avis hasardeux tels ceux d'André Meynier sur la permanence des directions celtiques dans l'organisation actuelle du bocage⁷. Les géographes rennais d'alors privilégient l'aspect génétique du bocage, fait que souligne E. Julliard dans la conclusion du colloque de 1963 en dénonçant, poliment mais fermement, une vision qui permet au géographe de reconstituer les formes et les étapes successives de l'organisation agraire mais qui oublie l'utilisation des parcelles, les propriétaires et les tenanciers, bref, ce que l'on appelle désormais les acteurs.

Ceci a contribué à l'obscurcissement de la question et à un relatif enlèvement du débat, à cause de la confusion entre la question des origines et celle des fonctions du bocage, jusqu'à l'intervention de Jean Meyer dans le débat⁸. Reprenant

4. MEYNIER André, « Quelques énigmes d'histoire rurale en Bretagne », *Annales ESC*, IV, 3, juillet-septembre 1949, p. 259-267.

5. FLATRÈS Pierre, « Une comparaison : structures rurales en Norvège et dans les Contrées Celtiques », *Annales ESC*, 1957, n° 4.

6. *Colloque de géographie agraire organisé en l'honneur des vingt-cinq années d'enseignement de Mr. le prof. Meynier à la faculté des lettres*, Rennes, Faculté des Lettres, s.d. [1963], 151 p. (disponible à la bibliothèque du CERHIO, université Rennes 2).

7. MEYNIER André, « La genèse du parcellaire breton », *Norvès*, XIII, 4, octobre-décembre 1966, p. 595-610.

8. MEYER Jean, « L'évolution des idées sur le bocage en Bretagne », *Mélanges offerts au Professeur A. Meynier*, Saint-Brieuc, Presses Universitaires de Bretagne, 1972, p. 453-467.

une question qu'il attribue à Lucien Poirier (Julien Gracq) — «Néolithiques nos haies ou celtiques? À l'expérience, il n'est pas sûr qu'elles se révèlent médiévales» —, il fait apparaître des phases d'activité et des phases de stabilité dans la construction du bocage: une phase de construction jusqu'au XVI^e siècle (hameaux à finages d'openfield d'abord, puis hameaux bocagers et maillage plus lâche autour des grandes métairies), une phase de stabilité aux XVII^e et XVIII^e siècles, une nouvelle phase de densification au XIX^e siècle avec la révolution herbagère.

À ce moment, dans les années 1970, les géographes ont déserté le bocage en particulier et le paysage en général. La masse critique de chercheurs n'était plus là, les problématiques avaient changé — l'étude des structures ne fait plus recette — et l'objet d'étude lui-même, le bocage, avec le remembrement et l'élimination de beaucoup de haies, n'existe plus alors que sous forme de reliques ou de photographies aériennes devenues documents d'histoire. Dans sa thèse soutenue en 1981, Georges Macé ne parle jamais du bocage, laissant les paysans mayennais vivre dans un milieu sans paysage⁹! Les géographes délaissent alors le paysage, ils sont passés à une conception modélisatrice de la géographie et ils ne veulent plus d'un concept mou ne pouvant aboutir qu'à ce qu'ils considèrent alors comme des travaux descriptifs, flous et subjectifs.

Au cours des années 1990, «le paysage revient» par d'autres portes¹⁰. Les historiens ont redécouvert l'histoire rurale non seulement dans ses dimensions économiques et sociales mais aussi dans sa diversité environnementale¹¹. Ils ont commencé à aborder l'espace autrement que comme un support, mais bien comme un acteur de sa propre reproduction et ont apporté, avec leurs outils, une réponse à la question de la genèse du bocage. La télédétection et la modélisation vont permettre de définir des indices de connexité, de suivre l'évolution diachronique et de s'intéresser aux changements. La haie et le champ ainsi que les changements d'utilisation du sol vont faire l'objet de recherches nouvelles. Le bocage résiduel avec ses petites parcelles va devenir un terrain d'investigation privilégié et de mise au point de nouvelles méthodologies pour suivre l'évolution de l'occupation du sol dans des pays de petit parcellaire. Ainsi le bocage devient un espace test pour de nouvelles approches sur les structures territoriales ce qui fournit en même temps des données sur son évolution et les caractères de son maillage. Il participe ainsi à la réflexion des géographes sur les réseaux, l'analyse spatiale, et les processus «*Land cover and cover change*». Dans la dernière décennie, le bocage, perçu comme paysage «sensible», est étudié comme élément touristique et patrimonial. Cette valeur patrimoniale vaut au bocage et à ses chemins creux d'être protégés dans les documents tels que les Plans Locaux d'Urbanisme et les Plans Locaux de Gestion de l'Espace.

En même temps, d'autres disciplines se sont approprié le bocage, notamment les écologues et les naturalistes. Et c'est ce qu'il y a de bien avec les recherches sur le

9. MACÉ Georges, *Un département rural de l'Ouest, la Mayenne*, Mayenne, J. Floch, 1982, 2 vol., 1011 p.

10. ANGIO Richard d', «Au secours, le paysage revient!», *L'Information Géographique*, 1997, 3, p. 122-128.

11. ANTOINE Annie, *Le Paysage de l'historien. Archéologie des bocages de l'Ouest de la France*, Rennes, PUR, 2002, 340 p.

bocage, c'est que ça peut toujours continuer et recommencer. Une des raisons semble bien être le fait que c'est un objet emblématique des relations entre Nature et Société. Les avancées parallèles ou alternatives en sciences humaines et naturelles font évoluer les questions de recherche car les représentations du bocage évoluent.

Tandis que dans les années 1980-1990, les écologues abandonnaient le mythe d'un bocage « milieu naturel en équilibre »¹², historiens et archéologues remettaient en cause l'ancienneté des bocages aussi bien que la continuité des formes paysagères. Ces paysages ne leur apparaissaient plus comme des objets stables, immuables, quel que soit le point de vue avec lequel ils les regardaient. Les bocages ont une (des) histoire(s) qui apporte(nt) un lot d'héritages : formes parcellaires remaniées et héritées, pratiques de gestion héritées (comme l'émondage), représentations héritées, héritage biologique. De même que les haies, fossés, etc. ne peuvent se comprendre sans la dimension spatiale du paysage, bien des phénomènes sociaux, psychosociaux, techniques, écologiques ne peuvent être compris sans leur dimension temporelle. Les travaux des archéologues et des historiens devraient conduire les autres disciplines à s'interroger sur le bien fondé qu'il y a à considérer qu'un gradient d'ouverture du paysage correspond à une évolution dans le temps. Quand cette assimilation est-elle légitime ? Dans quelles conditions les histoires anciennes peuvent-elles être considérées comme équivalentes du point de vue des variables traitées, comme la biodiversité ou les pratiques de gestion ? Dans bien des domaines, on ne sait étudier que « les conséquences de l'arasement des haies et talus » mais pas « les conséquences de l'installation du bocage », même si les programmes en cours de plantation de haies peuvent servir de référence. Les héritages jouent un rôle essentiel dans la résilience des systèmes paysagers ; c'est à partir des restes (encore importants) des bocages que l'on construit de nouveaux bocages, avec de nouvelles haies qui demandent d'autres techniques, donc de l'innovation. Cette dernière peut être freinée par les techniques héritées. On retrouve là des questions initiées ou sous-jacentes au programme de recherche qui est à l'origine de ce colloque.

L'organisation du colloque « Bocages et sociétés », en octobre 2004 à Rennes, a représenté l'ultime activité d'un groupe de vingt-deux chercheurs réunis durant quatre années autour du projet « Bocages armoricains et sociétés », en réponse à l'appel d'offres « Histoire des interactions sociétés-milieus » (HISM) financé dans le cadre du Programme Environnement, Vie et Sociétés du CNRS de 1999 à 2001. Ce groupe a concentré ses travaux sur la question des interactions entre les phénomènes de société et l'évolution de l'environnement. Deux thèmes fédérateurs ont été plus particulièrement explorés : l'évolution sur le temps long du couple société/paysage, les conséquences des pratiques sociales actuelles sur les structures bocagères anciennes. Il s'agissait de suivre et de tenter de comprendre les différents états des bocages liés à des phénomènes de société. L'étude y fut menée d'une manière largement pluridisciplinaire en intégrant des approches

12. *Colloque De la haie aux bocages*, BAUDRY Jacques, JOUIN Agnès (dir.), *De la haie aux bocages. Organisation, dynamique et gestion*, Paris, INRA Éditions, 2003, 435 p.

archéologiques, historiques, paléo-écologiques, géographiques, écologiques et agronomiques. Une large part des activités de ce groupe s'est concentrée sur deux « sites ateliers » complémentaires de Haute-Bretagne, en Ille-et-Vilaine : celui de Pleine-Fougères, étudié par les écologues depuis 1993 (visité lors de l'excursion du colloque) et celui de Montours sur lequel ont été fouillés des établissements ruraux du haut Moyen Âge.

Les travaux de ce groupe n'avaient, jusqu'à présent, fait l'objet que d'une publication fort synthétique en 2003 dans l'ouvrage consacré au bilan de l'appel d'offres HISM « Des milieux et des hommes : fragments d'histoires croisées », sous la direction de T. Muxart, F.-D. Vivien, B. Villalba et J. Burnouf¹³. L'appel à communication, largement diffusé au cours de l'année 2004, a considérablement ouvert le groupe initial. Ce sont toutes les régions bocagères de France qui ont été concernées et ceci a donné au colloque une dimension comparatiste très profitable. Quelques incursions ont également été faites hors de l'hexagone — au Québec, au Portugal et en Espagne — rappelant fort opportunément l'ubiquité et la diversité du paysage bocager.

Après un long travail de relecture et de correction, ce sont trente-cinq textes, individuels ou collectifs, qui ont été sélectionnés et remaniés pour constituer le présent ouvrage. Celui-ci s'ouvre par une revue de littérature internationale sur les haies vues à travers leurs structures et leurs fonctions. Les rôles traditionnellement reconnus aux haies sont examinés successivement (fournisseuses de bois, limites de propriété, d'usage, brise-vent, talus anti-érosifs...), ainsi que leurs fonctions nouvellement reconnues (dans la biodiversité, l'hydrologie, la dépollution, le patrimoine, l'esthétique...). La perception sociale des haies et du paysage bocager hors du territoire français est abordée avec un exemple états-unien intéressant. Les haies apparaissent donc comme un objet d'étude passionnant aux confins de l'écologie et des sciences humaines et sociales (J. Baudry, S. Périchon).

Dans le regain d'intérêt marqué actuellement pour l'étude des paysages agricoles, le bocage et les haies occupent une place non négligeable. L'étude bibliographique menée par Philippe Mérot et Françoise Bridet-Guillaume à partir d'archives personnelles, d'ouvrages et d'une analyse bibliométrique adaptée montre l'évolution des recherches sur le bocage au cours des dernières décennies et regroupe les travaux actuels autour de l'utilité environnementale, l'utilité sociale et la fonction subjective des bocages. Pour le chercheur en sciences de la nature, ce volume d'actes de colloque permet d'avoir accès à une quantité d'informations insoupçonnée. Les traditions de publication des différentes disciplines apparaissent ici fortement. Les bases de données documentaires ne recensent que très partiellement les travaux en sciences humaines issus des colloques, ateliers, etc. Ceci ne facilite malheureusement pas l'interdisciplinarité!

13. MARGUERIE Dominique, ANTOINE Annie, THENAIL Claudine *et al.*, « Bocages armoricains et sociétés, genèse, évolution, interaction », in MUXART, VIVIEN, VILLALBA, BURNOUF (dir.) : *Des milieux et des hommes : fragments d'histoires croisées*, Elsevier, 2003, p. 115-131.

Après ces deux premiers textes de portée générale, les autres contributions ont été réparties en quatre parties correspondant aux quatre directions dans lesquelles les différents spécialistes du bocage travaillent actuellement. La première — « La recherche des origines et le suivi des interactions société/paysage » — est probablement la plus étonnante puisqu'elle traite largement du bocage... avant le bocage ! Il s'agit en effet d'y parler des parcellaires bocagers et anté-bocagers et d'y analyser tous les indices qui permettent d'étudier les liens qui existent entre un parcellaire et la société qui le crée et l'utilise, des époques les plus anciennes, jusqu'au début de la période contemporaine. La seconde partie — « Des structures et des fonctions évolutives » — rassemble un grand nombre de contributions, ce qui est normal vu son propos. On a l'habitude de dire, à juste titre d'ailleurs, que les parcellaires bocagers présentent une forte résilience ; ils sont pourtant, sur le temps long, sujets à des évolutions importantes. Et même lorsqu'ils semblent peu se transformer, leurs fonctions évoluent en liaison avec les différents états de la société. Dans la continuité de cette idée, la troisième partie — « Les sociétés bocagères » — rassemble les communications expliquant comment les différentes sociétés habitent et utilisent les bocages. Enfin, la quatrième partie — « L'évolution des idées sur le bocage » — rassemble des contributions moins techniques, celles qui se rattachent plus à la question des représentations.

Thème 1 : Recherche des origines et suivi des interactions sociétés/paysage sur le temps long

La série de contributions inscrites dans ce thème propose un suivi de l'évolution du paysage nord-occidental français et de ses structures paysagères anté-bocagères. Les disciplines paléoenvironnementales appliquées sur ce territoire depuis de nombreuses décennies retracent l'évolution du milieu depuis le sortir des temps glaciaires et mettent l'accent sur les actions humaines vis-à-vis des sols et de la végétation (A. Gebhardt *et al.*). Les prospections archéologiques et les fouilles qui s'en suivent montrent une première structuration humaine du paysage selon des parcellaires, à l'âge du fer. Les survols à basse altitude devenus systématiques dans l'Ouest, depuis les années 1990, ont livré plusieurs milliers de sites arasés par l'agriculture contemporaine correspondant à des établissements agricoles modestes et à des trames parcellaires associées aux habitats sans qu'il soit facile de connaître la fonction de ces aménagements (P. Naas). Ces premières phases de structuration ne sont que très rarement en concordance avec le réseau bocager reporté sur le cadastre ancien. Des exemples de continuité existent pourtant et, parmi eux le, remarquable ensemble du haut Moyen Âge de Montours fouillé par Isabelle Catteddu. Là, des installations agricoles carolingiennes se sont intégrées dans une trame parcellaire protohistorique, ont géré les terroirs environnants en pratiquant une agriculture variée au sein d'un paysage structuré. L'impact des activités agro-pastorales a pu être suivi localement sur 3 000 ans par des études paléoécologiques. En Ille-et-Vilaine toujours, la prospection archéologique aérienne de Gilles Leroux suivie par les fouilles et les recherches archivistiques

de Jean-Claude Meuret autour du manoir de La Montagne en Visseiche constituent un exemple fort intéressant de genèse de paysage enclos tardo-médiéval construit à la périphérie d'une demeure aristocratique.

Parmi les indicateurs possibles de la mise en place d'un réseau de haies, la palynologie peut offrir un enregistrement diachronique intéressant. Le flux pollinique actuel des ligneux dominants de la haie a été testé et comparé aux signaux fossiles. L'application qui est faite sur le site archéologique de Montours tend à attester la mise en place de haies de chênes au XV^e siècle (D. Marguerie et J.-C. Oillic).

Dans son article sur la représentation scientifique du bocage, Magali Watteaux montre combien le suivi sur le temps long de l'évolution des paysages agraires dans l'Ouest par les historiens et archéologues réduit ce type de paysage à un épiphénomène récent. Elle distingue la richesse et la complexité de la dynamique de la morphologie paysagère vue par les archéogéographes sur le long terme du processus d'embocagement.

Transformer une lande en bocage a un coût. C'est ce que nous conte par le moindre détail, René Bourrigaud à travers l'expérience de l'agronome Jules Rieffel menée dans les années 1830 à 1840 en région nantaise. La fabrication du paysage bocager y est chiffrée à tous ses stades : le défrichement, l'aménagement parcellaire et l'amendement.

Thème 2 : Des structures et des fonctions évolutives

Durant toute son histoire, le réseau bocager a connu des phases de densification et d'ouverture. Les rythmes d'évolution ont changé et se sont singulièrement accélérés ces dernières décennies grâce à la mécanisation des outils agricoles.

Le suivi, sur deux siècles, par une approche d'écologie du paysage et par la morphologie dynamique menée par Francesca Di Pietro et Caroline Pinoteau d'une structure de paysage agricole en Gâtine Lochoise (Touraine) montre une évolution contrastée, révélant des éléments structurants parmi lesquels l'incourable cours d'eau de l'Aubrière. Dans les montagnes du nord de la Galice, les contraintes environnementales sont fortes également dans l'organisation du bocage. L'analyse de sa dynamique, de ses changements structurels et de ses évolutions fonctionnelles a été réalisée grâce au SIG et aux enquêtes orales, sur la période 1957 à 2000. La débocagisation y apparaît comme une réponse à l'évolution des systèmes d'exploitation et des facteurs socio-économiques (S. Calvo Iglesias *et al.*). En Bretagne et particulièrement dans les Côtes-d'Armor, l'histoire des politiques d'arasement puis de replantation des haies bocagères est complexe. Si, à partir de 1978, des politiques publiques de replantations voient le jour, leurs effets restent limités face au mouvement d'arasement des haies qui a débuté dans les années 1950 pour se poursuivre activement jusqu'à l'actuel (L. Le Du-Blayo). Dans la plaine de Bourg-d'Oisans (Isère), un réseau de haies est lié à celui des canaux de drainage. Son étude diachronique conclut à une régression du bocage due à l'évolution de l'agriculture et à la croissance urbaine, sur la période allant de 1956 à 1998. Un Plan Local de Gestion, défini en concertation avec les agriculteurs

a proposé des cahiers des charges pour la remise en état du bocage, indispensable à la préservation de la biodiversité (S. Vanpenne-Bruhier et M. Glassman).

L'historienne Annie Antoine s'interroge sur les finalités qui président à l'installation des haies bocagères. Il est fort peu probable que le bocage ait été construit pour avoir du bois de chauffage ou pour contribuer au maintien de la biodiversité ! Elle défend l'idée que le bocage de l'Ouest de la France correspond à la spécialisation précoce des systèmes agricoles vers l'élevage bovin. Dans le vaste débat sur les buts recherchés par les sociétés rurales dans l'édification du système bocager, Emmanuel Garnier avance l'hypothèse d'une haie protectrice face aux aléas de la Nature, en Basse Normandie, au cours des Temps modernes. Les sources écrites que l'auteur a étudiées désignent le réseau de haies comme un outil de gestion durable face aux aléas climatiques.

La dendrochronologie atteste de la pratique de l'émondage dès la période carolingienne, en différents points du Bassin parisien, du Massif armoricain, voire du sud de l'Angleterre. L'article de Vincent Bernard, Frédéric Épaud et Yannick Le Digol est focalisé sur l'utilisation des émondes dans les constructions du Nord-Ouest de la France, entre le IX^e et le XIX^e siècle. Si les branches régulièrement taillées font un bois de chauffe intéressant, les troncs tortueux et noueux des émondes s'avèrent constituer un matériau adapté aux contraintes architecturales de bâtisses rurales roturières comme urbaines ecclésiastiques ou aristocratiques moyennant quelques adaptations architecturales.

Les travaux menés par Alain Butet, Françoise Burel, Yannick Delette et Nadia Michel sur la biodiversité montrent que l'intensification du bocage dans l'Ouest se traduit souvent par un déclin des espèces animales rares ou spécialistes d'un habitat particulier et une sélection positive des espèces communes généralistes. La diversité et la qualité des habitats permanents sont importantes pour un bon compromis entre diversité et abondance des espèces. La fragmentation des réseaux de haies peut conduire à des déclins importants de l'abondance globale des espèces à l'échelle des paysages. Comprendre par l'écologie du paysage, la place occupée par les bocages dans les processus biologiques, c'est la lourde tâche de Pascal Campagne, Philip Roche et Thierry Taton dans le Champsaur (Hautes-Alpes). La structure et l'entretien de la haie expliquent pour partie la richesse et la composition de la haie en espèces ligneuses. Les corrélations concernant les variables de paysage sont indépendantes à la fois des facteurs « locaux », et d'une éventuelle distribution agrégée d'espèces au sein du paysage.

Des politiques publiques bretonnes de re-bocagement ont conduit à la mise en place de dispositifs paysagers (talus, bandes enherbées) visant à retarder le transfert des écoulements de surface et des polluants agricoles de la parcelle vers le cours d'eau. Face à la difficulté d'appréhender l'impact de ces aménagements à l'échelle du bassin-versant, Erwan Bocher, Marie-Josée Penven et Olivier Bedel ont utilisé un modèle distribué intégré à un SIG, appliqué à trois petits bassins versants dans celui du Sterenn en Côtes-d'Armor. Les résultats confirment l'importance des éléments linéaires dans le contrôle du ruissellement et font nettement apparaître la voirie comme une composante déterminante dans ce phénomène.

Thème 3 : Les sociétés bocagères

Les deux dernières parties de l'ouvrage traitent des interactions paysage/société, impact de la société sur le paysage, mais aussi impact du paysage sur les pratiques des hommes qui l'habitent. Cette question du rapport paysage/société existe depuis longtemps, depuis que l'on a commencé à écrire que le paysan de l'Ouest, habitué à vivre caché derrière ses haies, n'était peut-être pas tout à fait le même que l'habitant des openfields. Avant de la poser en termes de discours et de jugements — ce sera l'objet de la quatrième partie de l'ouvrage — posons-la en termes très concrets : comment les sociétés utilisent-elles ce paysage particulier dont elles ont hérité et qu'elles font évoluer ?

L'impact de la société sur le paysage, c'est ce que montre tout d'abord le texte de Daniel Pichot. Il explique comment, en matière de paysage et de parcellaire, entre Maine et Bretagne, la société médiévale fait en quelque sorte du neuf avec de l'ancien. Certes, les habitants des XI^e-XIII^e siècles, conformément à ce qu'attendent les historiens médiévistes, ont construit assez souvent des formes circulaires. Mais ils ont aussi fait des plans en arrête de poisson et même des plans carrés ou rectangulaires. Ils s'adaptent à ce qu'ils trouvent et ils adaptent le parcellaire préexistant à leurs besoins. Ce qui est certain c'est que ces gens ne vivaient pas dans un bocage mais plutôt *per boscum et per planum*, entendons par là que la forêt s'interrompait parfois pour faire place à des espaces cultivables qui n'étaient pas des parcelles encloses, loin s'en faut. La construction de la haie se fait d'abord autour des terres des puissants qui mettent ainsi leurs terres à l'abri des pratiques collectives.

Il n'y a pas qu'en France que la mise en place et l'évolution du paysage bocager est le fruit de l'évolution des sociétés. C'est ce que montre également l'étude comparative France/Québec (N. Gamache, G. Donon, Y. Jean) ainsi que celle de Robert Sourp. Dans le Toulousain du XVIII^e siècle (R. Sourp), la pression démographique est forte et il faut produire beaucoup de blé. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ceci n'est pas incompatible avec l'existence d'un paysage de bocage. Jérôme Cucarull et Philippe Bardel saisissent également le bocage rennais au moment de sa plus forte densité (fin XVIII^e-début XX^e siècle), au moment aussi où il est l'objet des plus fortes sollicitations. La haie apparaît alors pleinement dans son rôle d'usine à produire des fagots pour alimenter la ville en bois de chauffage. À tel point d'ailleurs que l'on a parfois pu croire que le bocage avait été construit pour produire du bois dans des sociétés sans forêts. Quand l'agriculture change d'orientation (recul du système traditionnel polyculture-élevage et intensification du système productif), le bocage est inévitablement altéré et, s'il n'est pas supprimé, il recule car les parcelles s'agrandissent. Joue-t-il cependant un rôle dans le cheminement des pollutions et notamment des apports azotés ? La question est posée et elle fait l'objet d'une étude minutieuse des évolutions de la flore (évolution de la part relative des rudérales et des espèces forestières) pour deux petits bassins versants aboutissant en baie du Mont-Saint-Michel (M. Cohen *et al.*). La conclusion est hésitante : si on observe bien une évolution du parcellaire bocager en liaison avec les évolutions du système productif agricole, il est plus

difficile de montrer en quel sens ceci affecte la flore spontanée, donc, de fait, de répondre à la question posée en introduction de l'article sur le rôle du bocage dans la circulation des polluants; de l'avis des auteurs eux-mêmes, «l'effet-tampon» du bocage n'est pas aisé à démontrer.

On voit là toutes les interactions de nature économique entre paysage et société. Il en existe également dans le domaine juridique et c'est ce dont il est question dans l'article de Pierre-Yves Legal qui explique que les juristes, souhaitant prévenir les conflits, sont éminemment favorables à la haie qui constitue, à leurs yeux, un élément essentiel du dispositif protecteur des patrimoines ruraux. Cela ne leur interdit pas d'en administrer également les fonctions consécutives, et notamment son rôle producteur de bois. Du début de l'époque moderne au début du ^{XX}^e siècle, période de la densification progressive du bocage dans l'Ouest, le droit rural a fait une place essentielle à la haie et il existe un droit rural particulier dans les pays de bocage. D'où la question posée par Jean-Marie Constant : les sociétés bocagères ont-elles des traits spécifiques ? La comparaison avec la société beauceronne l'amène à conclure que, plus fondamentalement que le paysage bocager, ce qui explique le fonctionnement des sociétés rurales de l'Ouest durant l'époque moderne, ce sont les coutumes successorales qui impliquent la division des patrimoines, au moins chez les roturiers.

Le paysage bocager implique aussi certaines pratiques et certains gestes qui marquent considérablement les sociétés. C'est ce qui ressort de trois articles à visées sociologiques et ethnographiques. Léna Gourmelen revient sur la question de la construction et surtout de l'entretien des haies de bocage dans les Monts d'Arrée. Elle montre toute la valeur sociale attribuée au travail en pays bocager, analysant notamment comment les journées de fagotage sont l'occasion d'exprimer des rivalités (individuelles ou paroissiales), de consommer de vieilles vengeances ou tout simplement de montrer sa rapidité et sa fougue au travail. Jean-Yves Durand présente un bocage original, un bocage «invisible» selon ses propres termes, celui du Minho dans le nord du Portugal, un bocage intermittent en quelque sorte, qui ne s'anime que quand poussent les feuilles des vignes hautes qui délimitent les jardins et les parcelles densément complantées. C'est encore une vision ethnographique du bocage que l'on trouve ici avec le détail des gestes qui président à l'entretien de ces structures. Vision également un peu nostalgique, car tout change alentour, et personne ne taillera bientôt plus les haies de vignes de *Senhor Manuel*... Enfin, Sylvie Kergreis et Claudine Thenail — l'une est sociologue, l'autre chargée de recherches à l'INRA — expliquent à partir d'une étude sur le traitement contemporain des bordures de champs comment les agriculteurs qui ont encore des exploitations au moins partiellement bocagères s'accommodent, finalement plutôt bien, de la présence des haies et des contraintes qui en résultent.

Thème 4 : L'évolution des idées sur le bocage

La quatrième partie de cet ouvrage envisage la question des jugements, anciens ou contemporains, portés sur le bocage. Le fait marquant des dernières

années, c'est l'inversion totale de l'appréciation portée sur ce type de paysage. Il serait bien difficile actuellement de trouver des discours négatifs sur ce sujet. Tel n'a pourtant pas toujours été le cas. La majorité des discours laudatifs actuels sur le bocage prennent le contre-pied, explicitement ou implicitement, des pratiques qui ont été celles de l'agriculture productiviste depuis les années 1960. La modernisation agricole s'était alors faite au prix de l'abattage des haies et de l'arasement des talus et, pour certains agriculteurs, ceci reste nécessaire (S. Périchon). Ceux qui travaillent dans des espaces non bocagers assimilent les haies à l'archaïsme, le déboisement est au contraire vu comme un indice de compétitivité. Il est significatif qu'aucun communicant n'ait proposé de papier faisant la critique du paysage bocager avec des arguments économiques. En 2004, on décrit les qualités du bocage, on n'explique plus qu'il constitue un frein au progrès agricole comme ceci a été fait entre 1960 et 1980.

Il est par contre un autre discours critique sur le bocage qui a été évoqué dans ce colloque, c'est celui du bocage chouan. L'article d'Anne Rolland rappelle fort à propos, l'image du bocage qui se met en place au cours du XIX^e siècle : le bocage a abrité et protégé les Chouans à la fin du XVIII^e siècle, il a aussi été le cadre de la « petite chouannerie » au cours des années 1830. Il est associé à une structure sociale particulière, celle des châtelains régnant sur « leurs » métayers. Pendant tout le XIX^e siècle, c'est cette image que l'on retient : le bocage est le lieu où les paysans sont soumis aux châtelains, là où le progrès agricole ne passe pas et où les structures sociales n'évoluent pas. En témoigne le vote « bleu » de l'Ouest jusqu'à une période récente. À la fin du XX^e siècle, tout ceci s'est fondu dans une image patrimoniale et lénifiante du bocage.

Plusieurs communicants, enfin, ont évoqué les représentations actuelles du bocage. Représentations positives certes, mais plurielles et souvent même contradictoires. Les agriculteurs bretons interrogés par Samuel Périchon ont des interprétations différentes des paysages selon qu'ils travaillent dans des espaces ouverts ou dans des communes où subsistent des haies. Dans leur grille de lecture, la part des primes et des diverses aides à l'agriculture apparaît comme une des clés expliquant certaines pratiques : si ici il y a un espace en herbe (et non en maïs), si une haie a été replantée ailleurs, c'est pour la prime, pas pour le paysage ! Autour de Quemper-Guézennec (Le Vaillant *et al.*), commune peu remembered mais dans laquelle les habitants ont été conviés à effectuer des échanges de parcelles, les agriculteurs, en tant qu'habitants, disent apprécier les haies et les arbres ; au contraire, en tant que professionnels, ils justifient l'arasement des talus et préféreraient des parcelles aux formes strictement géométriques. Ils aiment avoir dans leur commune un parcellaire harmonieux qui n'a pas été dévasté par le remembrement, ils sont plutôt favorables à l'idée de replanter des haies, même s'ils ne sont pas persuadés de l'intérêt pour eux des fonctions de la haie.

Mais la question du bocage n'est plus seulement une affaire d'agriculteurs, là réside sans doute le principal changement de la fin du XX^e siècle. Ce sont les gens des villes qui aiment le bocage et qui en parlent abondamment. Et là encore, les discours et les pratiques sont loin d'être uniformes. Plusieurs systèmes de valeur s'opposent, notamment à propos des arbres taillés. Il existe une vision esthétique,

voire artistique, de l'arbre maintes fois émondé dont les nœuds proéminents apparaissent comme un concentré du temps qui passe. Pour d'autres, au contraire, l'arbre taillé s'oppose à l'arbre libre de se développer sans contrainte. Et dans la sensibilité contemporaine, l'arbre taillé est vu comme un arbre mutilé dont on peut aisément imaginer la souffrance (M. Toublanc, Y. Luginbühl). Le bocage a trouvé de nouveaux défenseurs dans les populations urbaines qui cherchent des chemins où se promener, mais il ne faudrait pas trop leur rappeler que le bocage est traditionnellement l'affaire des agriculteurs et que ceux-ci doivent tailler leurs arbres pour avoir du bois, pour limiter l'ombre portée sur les cultures et pour que les chemins soient un peu praticables. Les citadins ne reconstruisent pas le bocage des agriculteurs mais un « néo-bocage », essentiellement périurbain, destiné à embellir les lotissements résidentiels. D'abord fait de haies de résineux — ce que l'on a eu vite fait de qualifier de « béton vert » — il se compose maintenant d'espèces de plus en plus variées, décoratives, des espèces à fleurs essentiellement. Il va sans dire que ce néo-bocage n'a que peu de rapport avec les haies bocagères traditionnelles. Ce phénomène touche toutes les régions (et aussi celles qui n'étaient pas bocagères à l'origine et qui n'ont donc pas été évoquées dans ce colloque). David Montembault évoque la récupération par les citadins des haies de frênes têtards des vallées angevines. Ceux-ci réinventent ainsi un nouveau bocage auquel ils reconnaissent une infinité d'avantages : brise-vent, lutte contre l'érosion, diversité des espèces et moindre importance des prédateurs, stockage de l'eau... Vraiment, c'est accorder beaucoup de qualités à de simples clôtures ! Mais c'est ce qui pousse ces citadins à demander la replantation de haies, des haies installées sur des films plastiques. Sur le même thème, Marc Dumont évoque un autre lieu emblématique du bocage : le Boischaud, pays d'Émile Guillaumin¹⁴ et de George Sand, avec ses traditionnelles « bouchures » bien épaisses. Le bocage y a connu la même évolution qu'ailleurs : après un recul rapide dans la seconde moitié du xx^e siècle, il est devenu l'objet de toutes les attentions. Ces attentions sont multiples, diverses, contradictoires. Le bocage du Boischaud est à la croisée de toutes les aides et de toutes les préconisations : aides du ministère de l'écologie, aide du ministère de l'agriculture, aides aux régions enclavées... et à cela s'ajoutent les politiques locales — les « politiques de pays » — qui s'efforcent de créer des événements médiatiques, au moment du passage du Tour de France par exemple. Mais, Marc Dumont pose la question, est-ce encore du bocage du Boischaud dont il est question ou bien s'agit-il d'une « fiction paysagère » ?

14. GUILLAUMIN Émile, *La Vie d'un simple*, 1^{re} éd. 1904, très nombreuses rééd.